

Laurent Vercoustre

Augustin, la guerre du cholestérol

roman

**Prix international
Hippocrate Pégasus 2024
UNEM (Union Mondiale des Écrivains Médecins)**

Laurent Vercoustre

Augustin,
la guerre du
cholestérol

© Laurent Vercoustre, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-3859-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Le 19 décembre 2015, on lisait à la une d'un grand quotidien :

Malaise à l'hôpital Corvisart après le suicide d'un médecin.

Un cardiologue de soixante-deux ans s'est suicidé hier soir à l'hôpital parisien Corvisart. Son corps a été retrouvé vers dix-neuf heures au pied de l'escalier de service du pavillon de cardiologie. Le Pr Jean-Claude Michaud se serait jeté du cinquième étage où se trouve son bureau.

Après un arrêt de maladie pour dépression, il avait repris le travail depuis un mois. Il avait cédé tout récemment son poste de chef de département à un de ses collègues.

Il semble que le Pr Michaud ait été victime de harcèlement moral. Les cardiologues de son service lui reprochaient ses prises de position sur le cholestérol et les statines, famille de médicaments hypocholesterémiant. Il était marié et père de trois enfants.

Ce jeudi matin une réunion extraordinaire du comité d'hygiène, de sécurité a été convoquée en urgence à l'hôpital Corvisart. Dans un communiqué lapidaire, le Directeur de l'Assistance Publique-Hôpitaux de Paris a annoncé l'ouverture d'une enquête interne.

1

Ce soir-là, le docteur Augustin Van Cruiz quitta l'hôpital Corvisart un peu plus tôt qu'à son habitude. Quand il franchit le porche qui donne sur la rue de Vaugirard, l'averse venait de s'arrêter. Comme tous les soirs, il rentrait chez lui à pied. Ce petit quart d'heure de marche était pour Augustin un intermède sacré. Il le devait à sa femme, Marie-Caroline. Après une enfance versaillaise, elle avait passé toute son adolescence dans le 15^e arrondissement. Elle n'avait jamais envisagé de le quitter. Elle haïssait la province et ne concevait pas que son mari ne poursuivît sa carrière ailleurs qu'à Paris. Aussi, dès leur mariage, deux ans plus tôt, le couple avait loué un trois-pièces rue Mademoiselle, dans le 15^e arrondissement, grâce à l'aide financière des parents de Marie-Caroline.

Augustin finissait alors son clinicat en cardiologie dans un lointain hôpital de banlieue. Marie-Caroline rêvait pour son mari d'un poste à Paris, de préférence à Corvisart parce que cet hôpital était à la limite du 15^e. C'est elle qui surveillait la liste des postes vacants sur le Journal officiel.

Il y avait juste un an, vers midi, Augustin venait de finir ses échographies quand son portable se mit à sonner. C'était le troisième appel de Marie-Caroline de la matinée. Le premier pour lui annoncer qu'elle rentrerait tard ce soir-là, le second pour lui rappeler qu'il soit bien à l'heure chez la nourrice qui avait la garde de leur fille Charlotte. Celle-ci était née alors qu'il finissait sa cinquième année de médecine et venait d'avoir cinq ans.

Cette fois, c'était une voix suraiguë qui lui avait annoncé :

Augustin, Augustin, il y a un poste de cardio vacant chez le professeur Michaud à Corvisart, il faut que tu l'appelles... non, pas demain, ce soir. Tu me promets, ce soir.

Ainsi s'était joué son avenir professionnel. Coup de chance, Michaud venait de se brouiller à mort avec son assistant à qui il réservait le poste. Corvisart, il n'y croyait pas ! Un hôpital aussi prestigieux, ce n'était pas pour lui. Il doutait de

sa valeur, malgré une liste déjà longue de publications, dont une bonne dizaine dans des revues internationales.

Le concours avait été une formalité. Augustin avait passé l'oral à l'autre bout de Paris, à l'hôpital Tenon. Michaud, qui était dans le jury, lui avait fait comprendre qu'il pouvait attendre le courrier officiel de nomination sans crainte. Il avait instinctivement saisi son portable pour annoncer la bonne nouvelle à Marie-Caroline. Et puis non, il attendrait de la voir. Il avait un poste à Corvisart ! Ça ne pouvait pas se dire par téléphone. Le souvenir de ce retour en métro restait gravé dans sa mémoire ! Une autre vie commençait. Il trouvait que le métro allait trop ou pas assez vite, selon son humeur qui passait de l'impatience d'annoncer la bonne nouvelle à Marie-Caroline à la jouissance de la retenir pour lui seul. Il savait déjà que Marie Caroline lui gâcherait un peu son bonheur, qu'elle ne retiendrait de son succès moins la reconnaissance de sa valeur professionnelle, que la garantie de vivre dans le 15^e. Il lâcha la nouvelle dès son arrivée. La réaction de Marie-Caroline confirmait ses craintes. Elle n'était pas loin de s'attribuer le succès de son mari. Après tout c'était elle qui avait trouvé le poste dans le journal officiel ! :

Au bout de quelques mètres, il vérifia, à gauche la poche de sa veste, à droite celle de son pantalon. Son portefeuille et son portable étaient bien à leur place il oubliait souvent l'un ou l'autre dans son bureau et, sans ce rituel, il ne pouvait s'abandonner, comme ce soir-là, à l'atmosphère de la rue.

Sur le bitume vernissé, les reflets acidulés des feux rouges fondaient comme des comprimés effervescents et l'air vif s'adoucissait de timides senteurs printanières. Le trafic était fluide rue de Vaugirard et les voitures semblaient glisser sur l'asphalte dans un bruissement mouillé, au loin quelques coups de klaxon assourdis. Soudain, l'éphémère vertige du parfum d'une passante. Augustin faillit manquer la boulangerie où il prenait, chaque soir, une baguette. Cela faisait aussi partie de ses menus plaisirs. C'était pour lui comme un jeu d'accrocher le regard de la petite vendeuse. Elle avait de beaux yeux noirs, un peu tristes. Pourquoi regardait-elle toujours du côté de la rue ? Était-ce pour signifier que son monde, celui dont elle rêvait, était ailleurs ? Pourquoi cette jeune femme pressée à l'allure bourgeoise demandait-elle une baguette bien cuite ? Les pains n'étaient-ils pas cuits tous pareils ? Se donnait-elle ainsi

l'illusion qu'elle ne serait pas traitée comme les autres clients ? Augustin ne pouvait s'empêcher d'exercer son regard clinique sur les menus détails de l'existence. En sortant, il grignotait déjà le croûton. Les immeubles haussmanniens semblaient dans une ombre bleutée. Le ciel s'éclaircissait et une lumière fragile d'avril faisait tinter les toits en zinc d'éclats métalliques. Il se sentait flotter dans l'air enivrant de ce soir de printemps. Invariablement, juste avant de tourner au coin de la rue Mademoiselle, il replongeait dans son univers professionnel. Boston ! Dans deux mois et demi, le Congrès mondial de cardiologie à Boston ! L'étude sur le Zeneska, un nouveau médicament hypocholestérolémiant, venait de se terminer. Augustin avait participé à la dernière phase et Robert Dupin, le nouveau chef de service, lui avait demandé au dernier staff du lundi de l'accompagner fin juin à Boston pour présenter les conclusions de leur travail. Les résultats étaient spectaculaires. Le Zeneska s'annonçait comme le plus puissant des médicaments pour faire baisser le cholestérol.

Chaque fois, à hauteur de la pharmacie, à cent mètres de chez lui, une inquiétude stoppait net ses ruminations professionnelles. Quelle serait l'humeur de son épouse ? Il n'était pas un seul jour sans son petit drame. Petit drame dont il se sentait toujours un peu coupable. C'est vrai que Marie-Caroline prenait en charge beaucoup de choses : Charlotte, les courses, le linge, les démarches administratives...Il retrouvait une certaine sérénité quand il passait devant la loge de la concierge. L'odeur d'encaustique, le tapis rouge et ses barres de cuivre bien astiquées, les portes vitrées avec leurs moulures de bois verni le rassuraient. Le décor bourgeois de l'immeuble témoignait de la réussite de sa vie. Il aimait le cliquetis hésitant de la poignée de l'ascenseur, le doux roulement de la porte en treillis métalliques qui se refermait, le petit soubresaut de l'ascenseur avant qu'il ne s'élance vers le cinquième étage. Tout au long de l'ascension, Augustin récapitulait les raisons pour lesquelles il ne devait pas douter de son bonheur. « Le PEL¹ sera terminé à la fin de l'année, je passerai un échelon en septembre, je gagnerai un peu plus, et avec nos deux salaires, nous pourrions être propriétaires », ruminait Augustin. Sur le plan professionnel tout roulait, il était bien vu par Dupin qui lui avait demandé de présenter l'étude sur le Zeneska à Boston. Et puis il y avait Charlotte qui était adorable. Il ne pensait à sa fille qu'en sortant de l'ascenseur. Elle guettait le bruit de la clé dans la serrure et lui ouvrait la porte doucement en se cachant. C'était leur petit rituel.

Il la serrait dans ses bras en lui faisant un long baiser sonore sur le front.

Charlotte paraissait toute menue dans sa robe de chambre rose. Elle était aussi blonde que sa mère était brune. Elle avait des manières un peu précieuses et du haut de ses cinq ans jouait à la petite femme en se tortillant.

Augustin jeta un coup d'œil sur la commode de l'entrée. Il n'y avait pas de courrier. Il craignait toujours un rappel d'une facture qu'il aurait oubliée de payer.

Ça sentait le carry, comme tous les vendredis. Marie-Caroline programmait les menus. Chaque jour de la semaine avait son plat. Le vendredi soir, c'était le carry de poulet. Elle jaillit de la cuisine.

— Augustin, il faut que nous parlions : Charlotte a eu encore trois croix aujourd'hui à l'école, pour bavardage.

« Il faut que nous parlions », elle commençait toujours comme ça avec une voix posée et cérémonieuse. Mais très vite, son élocution s'accélérait et elle continuait avec un débit incroyablement rapide. Elle avait gardé de son enfance versaillaise un ton un peu précieux. Augustin se contentait alors de la regarder. Il était ému par son joli visage, que son serre-tête rendait plus juvénile, par ses cheveux coupés au carré qui oscillaient au-dessus de ses épaules. Car elle accompagnait chaque syllabe d'un mouvement de la tête.

— Il faut que tu joues ton rôle de père, que tu te montres plus ferme avec Charlotte. Je ne peux pas tout assumer, la maison, les courses...

Il se dirigea alors vers la chambre de Charlotte.

— Non, Augustin, pas avant le dîner, ça va la contrarier, tu sais bien qu'elle ne va encore rien manger.

Augustin était soulagé, Marie-Caroline s'était épanchée de son petit drame quotidien. Et il se rassurait en pensant que, après tout, Charlotte était aussi bavarde que sa mère.

De retour dans la cuisine, ouverte sur le salon selon et tandis qu'il s'était confortablement installé dans le canapé, elle lui lança :

— Tu sais, Maman m'a dit – Marie-Caroline appelait sa mère une ou deux fois par jour – que ce n'est pas le cholestérol qui donne des infarctus.

— Première nouvelle ! marmonna Augustin.

— Tu connais un médecin qui s'appelle Grollier² ?

— Bien sûr, j'en ai entendu parler, un illuminé !

— Il dit que le cholestérol, c'est de la foutaise, que c'est pour faire vendre des médicaments contre le cholestérol. Il a même dit, d'après maman, que les statines étaient des poisons. C'est des statines que tu prescris ?

Marie-Caroline l'avait piqué. Ça venait de sa belle-mère, il n'était pas surpris. Elle ne manquait jamais une occasion d'envoyer son venin. Pour Marie-Caroline, c'était autre chose, elle répétait simplement les paroles de sa mère. Elle disait toujours les choses tout crues, sans précaution et sans avoir conscience qu'elle pouvait blesser.

Ce n'était pas la première fois qu'Augustin entendait parler du professeur Grollier. Ce médecin défendait contre la faculté la thèse que le cholestérol était innocent : ce n'était pas le cholestérol qui bouchait les artères. Pour la presque totalité des cardiologues, la thèse de Grollier était une dangereuse hérésie qu'il fallait combattre par tous les moyens. Il était montré du doigt comme un véritable criminel. En accusant les statines de tous les maux, Grollier privait les patients de médicaments qui pouvaient leur sauver la vie. Ces statines étaient reconnues par les plus hautes instances de la profession comme des médicaments prodigieux pour la prévention des maladies cardio-vasculaires. Quelques éminents professeurs voyaient même dans les statines une révolution thérapeutique à la mesure des vaccins.

La polémique s'était répandue sur le Net. Il n'était pas une semaine où Augustin n'avait affaire à un patient déboussolé.

— Docteur, j'ai vu sur internet que les statines...

Au fil des consultations, il avait peaufiné ses arguments. En face de Marie-Caroline, il ne se sentait pas à l'aise, il se redressa, prit une ample respiration et entama sur un ton professoral le couplet qu'il adressait à ses patients :

— Les statines sont pour nous des médicaments très précieux. Il y a toujours, dans n'importe quel domaine, les partisans de la théorie du complot, Grollier ne pèse pas lourd face à la masse de travaux... Marie-Caroline ne l'écoutait déjà plus.

— La chasse d'eau des toilettes continue à fuir, je croyais que tu l'avais

réparée.

Augustin détestait le bricolage, il croyait pourtant l'avoir réparée ce matin avant de partir à l'hôpital. Un instant, il pensa ramener la conversation sur le cholestérol. Il préféra abandonner, il n'aimait pas parler de son métier à la maison et de toute façon Marie-Caroline ne manifestait pas de réelle curiosité à l'égard de cette polémique du cholestérol.

Pendant tout le dîner, Marie-Caroline exhorta sa fille à manger. Charlotte avait un problème avec la nourriture, comme disait sa mère. Ce soir-là, Charlotte avait décidé que le carry ça piquait et Marie-Caroline, désespérée, lui prépara une assiette de coquillettes dont elle ne prit que deux bouchées.

Augustin était dans ses pensées et se rassurait de sa réparation ratée en pensant à Boston. Il n'attendait que le moment où il allait se couler dans le canapé pour regarder la télévision. À l'instant où il saisit la télécommande, le téléphone sonna. C'était le fixe, sans doute l'hôpital, seul l'hôpital l'appelait sur le fixe.

— Allô, docteur Van Cruiz, je suis interne de réa à la Pitié, j'ai admis en début d'après-midi un patient avec des troubles de la conscience. C'est un homme de soixante-quatre ans qui a dans ses antécédents un infarctus. Je vous appelle parce qu'il semble que ce patient soit traité par un nouvel hypocholestérolémiant. Il serait inclus dans une étude sur ce médicament chez vous à Corvisart.

— Quel rapport ? riposta Augustin.

— On se demande si cette molécule peut donner des lésions neurologiques.

— Ce serait bien la première fois. L'étude vient de se terminer. Elle porte sur plus de 10 000 patients, je n'ai jamais eu vent de problèmes neurologiques.

L'interne enchaîna sur un ton plus vindicatif :

— Quand même ! le malade s'enfonce depuis son admission, il présente des pauses respiratoires de plus en plus fréquentes et on se demande si on ne va pas être obligé de l'intuber. Ça ressemble pas du tout à un AVC³. On vient de lui faire un scanner, il a des lésions de la substance blanche tout à fait inhabituelles.

— Écoutez, je serais vraiment très surpris qu'il y ait le moindre rapport. Nous menons cette étude avec deux autres centres, aux États-Unis et en Angleterre. Et aucune complication de ce type ne m'a été signalée par mes collègues de